

## Conférence de Patrick VIVERET

Ecofestival du Chênelet  
30 juin 2009



### *Introduction*

Sur le thème, très général, des nouvelles formes d'économie et d'organisation humaine permettant de s'organiser autrement ensemble, je voudrais d'abord vous proposer une entrée qui est liée à la situation contemporaine que l'on connaît, qui est cette fameuse question de la crise, afin de montrer ce qui fait le point commun de toutes les facettes de celle-ci.

On ne prendra donc pas simplement le volet économique de la crise, qui est financier. mais en regardant la cohérence entre le volet écologique, social, économique/financier et politique, je montrerai qu'il y a deux éléments qui sont au cœur des différentes facettes de la crise : la question de la démesure et la question du mal être et de la maltraitance.

Cela me permettra de montrer ensuite, dans un deuxième temps, comment, dans les nouvelles façons d'organiser l'économie, mais aussi d'organiser plus largement le «vivre ensemble» des êtres humains, la réponse systémique, comme on dit, à cette crise elle-même systémique, est à la fois du côté de l'acceptation des limites, mais aussi de la qualité de mieux être. En effet, si l'on est dans l'acceptation des limites alors qu'il n'y a pas une perspective de mieux être, on est dans la situation d'un toxicomane auquel on proposerait

une cure de sevrage : s'il n'y a pas une perspective positive à la clé, il préfère encore continuer avec sa toxicomanie.

Après cette première partie, on zoomera sur une partie « positive » en disant : «Mais produire du mieux-être *a priori* c'est un objectif qui devrait être extrêmement consensuel». Qui voudrait vraiment produire du mal être plutôt que du mieux être ? Et en fait pourquoi ça ne va pas de soi de produire tous ensemble des sociétés de mieux-être ? Il faut avoir une claire conscience de cette difficulté, sinon on tombe sur un certain nombre d'échecs, d'insuffisances, qui ont été au cœur d'un certain nombre de tentatives alternatives dans l'histoire, et qui sont aussi au cœur des questions qu'on se pose dans l'économie sociale et solidaire.

Voilà les grands aspects de ce que je veux aborder...

## 1. Un constat.

Pour passer plus de temps sur la partie positive que sur la partie constat, je développe juste quelques grands traits.

L'idée c'est d'abord de bien voir, à la différence de la plupart des approches actuelles de la crise, qui la découpent en morceaux, ce qu'il y a de fondamentalement commun entre les différentes facettes de celle dans laquelle nous sommes entrés. Parce que toute façon, de découper en morceaux la crise et, surtout, comme le font la plupart des gouvernements aujourd'hui, de ne prendre principalement que la crise financière, aboutit à ce que l'on ait de la fuite en avant sur la crise financière. C'est comme ça qu'on a vu des milliards de dollars sortir tout d'un coup des chapeaux pour aller sauver le système bancaire.

Mais la fuite en avant sur la crise financière est en même temps une fuite en arrière sur la crise écologique et sur la crise sociale. D'ailleurs, vu du côté écologique et social, on continue à nous dire que les caisses sont vides.



### 1.1 Le phénomène de démesure.

Quand vous prenez toutes les facettes, il y a un premier élément qui est commun qui est le phénomène de la démesure. Les Grecs appelaient ça « l'ubris ». C'est intéressant de rappeler qu'il y a 2500 ans, les hommes se posaient déjà ces questions parce que ça permet en même temps de comprendre ce qui se passe dans une société quand l'objectif est l'utilisation de l'argent comme fin et non pas comme moyen, c'est-à-dire l'obsession du profit et du lucratif. Aristote appelait cela la chrématistique (chréma veut dire « richesse » aussi en grec) et l'opposait à l'économie « l'oïkos nomos » qui voulait dire « l'organisation de la maison ». La différence entre l'économie et la chrématistique, c'était quand l'économie, au lieu d'être un simple moyen, devenait une finalité, et quand la monnaie, au lieu d'être un moyen au service de l'échange et de la création de richesse, devenait un objectif en soi. Aristote démontre qu'aucune société ne pouvait vivre durablement quand elle confondait l'économie et la chrématistique. Cela n'empêche pas qu'il y a des caractéristiques originales dans la crise que nous vivons, mais c'est intéressant de voir en même temps qu'il y a des phénomènes de longue durée dans l'histoire des sociétés et des civilisations.

### Démesure et écologie

La démesure est au cœur du dérèglement de nos rapports à la nature. Pendant les deux siècles de productivisme effréné, la

nature était considérée comme un matériau purement malléable et à soumettre. C'est le fameux axiome de Descartes sur la maîtrise et la soumission de la nature.

Cependant, il ya encore des phrases qui sont encore beaucoup plus fortes dans la posture anti-écologique. Par exemple, celle du philosophe

de la modernité Francis Bacon qui disait : « *La nature est une femme publique, il nous faut en pénétrer les secrets et la plier à nos désirs* ». Une posture toute à la fois anti-écologique et machiste.

C'est intéressant de rappeler ici que dans un rapport guerrier à la nature, il y a aussi fondamentalement un rapport guerrier à nous-même qui se met en place.

La question de la démesure est bien le cœur



de la crise écologique, comme l'illustrent les deux grandes manifestations de cette dernière,

qui sont le dérèglement climatique et la question des atteintes à la biodiversité. Quand on en est à dire que l'on risque une sixième grande extinction, et que cette fois elle pourrait être due au comportement irresponsable de notre propre famille humaine, ça montre bien l'ampleur du problème.

### Démesure et social

Prenons maintenant la facette sociale dont on parle relativement peu. Elle est très bien exprimée par deux chiffres terrifiants des Nations Unies.

L'un nous dit que la fortune personnelle de 225 personnes les plus riches de la planète, est égale au revenu de deux milliards et demi d'êtres humains. Ça c'est de la démesure.

L'autre chiffre nous apprend que la fortune des trois personnes les plus riches est égale à la richesse (PIB) des 48 pays les plus pauvres. Bel exemple de démesure.

Mais, il faut aussi regarder à l'intérieur de notre société : un PDG qui a mis sa boîte en difficulté, voire en faillite, et qui part avec un parachute doré ou des stock options ou des indemnités de toutes natures qui représentent plus de mille fois le salaire d'un de ses employés, ça aussi c'est de la démesure !

Et quand une personne est dans la



démésure, ça veut dire que le problème est aux deux bouts de la chaîne. Il y a les victimes de la démesure, du côté par exemple des deux milliards et demi d'être humain, mais il y a aussi quelque chose qui dérape complètement du côté des 225 personnes à l'autre bout de la chaîne qui se mettent à déconnecter complètement du réel. Ils sont dans une espèce de bulle qui est assez caractéristique d'une forme de maladie mentale.. Quand on a une « richesse monétaire » qui n'a plus aucun rapport avec un quelconque travail, un mérite ou un effort, pour prendre des catégories hyper classiques et même conservatrices, vous avez des gens qui disjonctent.

C'est pour ça qu'un groupe, comme « sauvons les riches », qui s'est créé récemment, est considéré comme un groupe humaniste de grande compassion, puisqu'ils s'occupent d'aider les riches à reprendre contact avec le réel, d'ailleurs ils arrivent en blouse blanche et ils leur proposent un kit de retour au réel qui est

destiné à leur faire le plus grand bien. C'est pour les mêmes raisons que le collectif « Richesse » qui s'était constituée au moment de la mission sur la richesse et avait proposé le Revenu Maximal Acceptable (RMA). A l'époque on nous considérait pour des doux-dingues, maintenant que Monsieur Obama l'a proposé, on se dit que ce n'était pas si irréaliste que ça. En réalité ce RMA avait été proposé par le MEDEF, ce qui vous étonne. Vous avez raison parce que le MEDEF c'était le Mouvement pour un Espace de Désintoxication de l'Economie Financière et pour la Fraternité. C'était le MEDEFF avec deux F...

Vous voyez que dans le traitement de la démesure sociale, il y a un champ immense d'investigation.



### Démésure et économie.

Et puis, la démesure dont on parle le plus pour cette la crise financière, vous la lisez très simplement par un chiffre. Bernard Guettard, ancien banquier central haut responsable de la banque centrale de Belgique, a montré qu'avant l'entrée dans le tsunami financier de l'année dernière, il y avait environ 3200 milliards de dollars qui s'échangeaient tous les jours sur les marchés financiers.

Quelle est la proportion, sur ces 3200 milliards de dollars, qui correspondaient à des biens et des services réels ? Exactement 2,7%. Quand vous voyez ça sur un graphique, c'est particulièrement spectaculaire parce que vous avez une immense zone qui correspond à la partie dite « spéculative » de l'économie, et qui n'est pas de l'économie réelle. Pour

trouver les 2,7% sur le graphique, c'est vraiment l'épaisseur du trait. Il faut avoir l'œil bien exercé. Souvent on dit que les 97 % c'est de la pure virtualité, c'est une espèce de fumée, on n'a pas vraiment à en tenir compte. Mais on a beaucoup à en tenir compte parce que les dollars, les yens ou les euros qui sont dans les 97%, ils ne sont pas marqués et tamponnés « Attention dollars virtuels ou spéculatifs ». Vous pouvez faire exactement la même chose avec ce dollar qu'avec un dollar qui correspond à des biens et des services effectifs. De fait, quand ça commence à dysfonctionner sérieusement dans la masse des 97%, vous êtes sûr que ça va avoir des effets dans les 2,7% de l'économie réelle.



*On dit souvent que l'une des maladies du siècle, c'est ce qu'on appelle la psychose maniaco-dépressive chez les individus, c'est-à-dire cette alternance d'état d'euphorie mais d'une euphorie qui ne correspond pas à la joie de vivre réelle mais une espèce d'excitation malade, et puis suivie de phases de dépressions. Ce n'est pas excessif de dire que la maladie centrale des marchés financiers, c'est une forme de psychose maniaco-dépressive. De ce point de vue-là, je suis intervenu la semaine dernière à un grand congrès sur la toxicomanie, et l'objet de mon intervention était : « Les marchés financiers : un nouveau champ d'intervention pour les agents en toxicomanie », qui leur ouvraient des nouveaux marchés et des nouveaux champs d'application, ce qui était une bonne nouvelle, mais ce n'est pas une blague. C'est-à-dire que fondamentalement, une des choses essentielles qu'on aurait à faire sur les marchés financiers, c'est d'intervenir sur le dérapage émotionnel qui se produit en permanence dans ces situations. Vous avez regardé à l'occasion des films du genre Wall Streets, ou le Trader qui était le film sur la façon dont la Baring avait été mis en faillite par un jeune loup. C'est toujours le même phénomène : vous êtes dans une situation qui est tellement dingue du point de vue du stress, de l'excitation et avec des gens pour qui il n'y a plus aucun rapport à la réalité, parce que l'unité de base c'est au moins la centaine de millions, le plus souvent le milliard. Vous êtes dans une espèce de bocal, et ce bocal fait que des histoires de type « Jérôme Kerviel ». Vous pouvez en avoir des tas qui se produisent dans ce contexte-là.*

Et par ailleurs à l'intérieur de ses 97%, il se passe quelque chose d'assez particulier qui est de l'ordre de ce qu'on pourrait appeler « l'économie émotionnelle ». Le Wall Streets journal, qui n'est pas comme vous le savez un grand titre de la presse alternative, avait

un jour vendu le morceau en faisant un éditorial durant le crack de 1987. Il avait commencé par les mots suivants : « Wall Street ne connaît que deux sentiments : l'euphorie ou la panique ». On est très loin de la thèse officielle sur l'arbitrage rationnel, de l'équilibre des marchés financiers avec des gens qui regardent l'état réel de l'économie des entreprises et font des pondérations.

Cet aspect avait été conforté par l'ancien patron de la banque fédérale Américaine, Allan Crispan, qui pendant plusieurs années, parlait de « l'exubérance irrationnelle des marchés financiers » et de cela s'est substitué la dépression toute aussi irrationnelle des marchés financiers. Ça c'est aussi un bel exemple de démesure. Vous voyez, si je prends la partie financière, c'est pareil on a aussi de la démesure, et cela tant sur la disproportion entre ce qu'il est convenu d'appeler économie réelle et économie spéculative, que sur le couple Euphorie-Panique.

### Démesure et politique

La démesure, vous l'avez aussi dans les rapports au pouvoir, notamment sur l'autre grand effondrement qui s'est produit il y a 20 ans : l'effondrement du système soviétique. C'est important d'avoir en cela en tête, parce que le problème que l'on a

dans ce type de crise est le phénomène pendulaire (c'est ce qui s'était produit dans la crise ouverte en 1929).

Vous avez une grande phase marquée par une espèce d'ultra-capitalisme avec des processus de dérégulations et de marchandisations intégrales. Ensuite, vous passez dans un excès inverse d'hyper-dirigisme conduisant à des logiques autoritaires, voir totalitaires, avec des formes d'intervention de l'Etat qui prennent la forme la plus régressive qui est la guerre. Ce souvenir que la démesure, cette fois dans les rapports au pouvoir à travers des phénomènes autoritaires et totalitaires, a été aussi la cause de l'effondrement du système soviétique. Cela doit nous aider à mieux penser l'ensemble de la période historique que nous sommes en train de vivre et pas simplement d'avoir le nez sur le guidon de la crise du seul système capitaliste occidental.

Donc, « démesure », point commun dans ces différentes crises. Et derrière la

démesure il y a un autre élément qui est encore moins analysé que ce point commun de la démesure. Ce point commun c'est ce qui a trait aux phénomènes de mal être et de maltraitance.

## 1.2 Le phénomène de mal-être.

La première fois que ce phénomène a été mis en évidence avec beaucoup de force, c'est en 1998 dans un rapport du « Programme des Nations Unies pour le développement » qui fait chaque année un grand rapport mondial sur le développement humain. Ce programme avait eu l'idée d'aller, d'un côté, regarder les sommes qui étaient nécessaires à l'époque pour avoir des programmes d'éradication de la faim, d'accès à tous les humains à l'eau potable, aux soins médicaux de base et à un logement... Vous voyez que c'est les besoins de base de l'Humanité.

Or ils avaient estimé à l'époque que cela n'était possible qu'avec seulement 40 milliards de dollars, à condition de faire avec les gens sur place et les technologies sur place. En effet, sur les programmes sur l'eau si vous demandez aux multinationales de l'eau françaises, ça va vous coûter beaucoup plus cher. Mais si vous faites avec les gens et les technologies locaux, 40 milliards de dollars seraient capables d'éradiquer la faim, de permettre l'accès à l'eau potable pour tous les humains, d'assurer les soins de base. Car l'essentiel des mortalités prématurées viennent des maladies que l'on sait



soigner par ailleurs et à bas coût. Cela représente 90% des mortalités évitables. Vous voyez bien que ce n'est pas énorme, 40 milliards de dollars... Cependant, en même temps que l'on ne réussissait pas à trouver cet argent, le programme des Nations Unies montrait qu'on était capable d'en trouver 10 fois plus rien que pour la publicité, soit 400 milliards de dollars. Il y a peut-être dans cette salle des personnes qui sont de la profession. Mais personne ne sera étonné de considérer que, quelque soit l'estime que l'on a pour la créativité de la publicité ou du marketing, de là à considérer que c'est un besoin plus vital que la nourriture et l'eau potable, il y a quand même un léger décalage. Donc rien que pour la publicité c'était déjà 10 fois plus. L'économie des stupéfiants, à minima car on sait bien qu'il y a une part souterraine très importante, c'était aussi 400 milliards de dollars. Et l'armement c'était 800 milliards de dollars. Donc 20 fois plus.



Comment nous traitons actuellement le problème de la maltraitance ?

Quand vous analysez ces trois grands budgets, qu'est ce que vous gérez en réalité ? Vous gérez du mal être et de la maltraitance.

Du côté des stupéfiants c'est une évidence, en général quand on se drogue ce n'est pas par pure curiosité intellectuelle. C'est que ça ne tourne pas rond plus particulièrement du côté occidental, parce que l'essentiel des grands consommateurs de drogue dure sont occidentaux. On est complètement dans des dépenses liées à du mal être.

Du côté de l'armement, on ne gère pas de la protection. La preuve en est que les rares fois où l'on attendait de l'intervention du système de défense afin d'assurer de la protection, il y a jamais personne ou c'est toujours trop tard. Par contre, ce qu'on gère avec les budgets colossaux d'armement, c'est un couple que l'on connaît bien dans l'histoire de l'humanité, qui est formé par la logique de peur et la logique de domination. Ces deux ensembles donnent les logiques de guerres préventives. Ayant peur de toi et pour éviter que tu m'attaques, je commence par te menacer ou par t'attaquer. Et mon système de protection génère chez l'autre de la peur qui entraîne aussi de la volonté de s'armer. Ainsi, le cycle infernal de la course aux armements se met en place.

Du côté de la publicité, se pose la question de savoir si fondamentalement la publicité est une information qui nous renseigne sur la réalité de produits ou de services. Vous savez bien que ce n'est

pas le cas. L'essentiel de la publicité a pour finalité de nous faire rêver dans l'ordre de « l'être » afin de nous faire consommer dans l'ordre de « l'avoir ». Vous avez rarement vu une publicité dans laquelle vous voyez des gens stressés dans un environnement dégueulasse, et ayant des rapports exécrables avec leurs semblables. En permanence le ressort de la publicité est de nous faire rêver de beauté dans le rapport à la nature, de nous faire rêver d'amour ou d'amitié dans les rapports avec nos semblables, de nous faire rêver de sérénité et d'authenticité dans le rapport avec nous-même. Tout ce qu'on appelle classiquement en philosophie la question de « l'être », c'est-à-dire des rapports harmoniques avec la nature, avec autrui, avec soi-même.

La dernière publicité que j'ai vue, c'était sur un des camemberts...« Rustique » ! En très très gros une phrase, « *Rustique le*



*goût de l'authentique »*, barrait toute l'affiche.

Quand vous êtes dans l'inspiration à l'authenticité, vous êtes fondamentalement dans l'ordre de « l'être ». Quand on vous fait passer subrepticement l'idée que pour accéder à la beauté, au bonheur, à l'amour ou à l'authenticité, il faut passer par le produit « untel », vous déclenchez quelque chose qui est tout à fait comparable à la toxicomanie. Après un bref temps de soulagement vous allez entrer dans la déception et la frustration, et cela va déclencher le désir de toujours plus car vous serez convaincu que c'est parce que vous n'avez pas pris la bonne dose que ça n'a pas marché. C'est la logique du « toujours plus » et derrière cela, de l'addiction. Quand vous avez 400 milliards de dollars par an en 1998, et aujourd'hui environ le double, qui sont dépensés annuellement pour réorienter le désir de la plupart des sociétés occidentales de l'ordre de « l'être » vers l'ordre de « l'avoir », ça commence à faire beaucoup.

### **La création de la rareté.**

Quand vous rassemblez ces trois budgets, vous avez environ 40 fois plus que ce qui serait nécessaire pour les besoins vitaux de l'Humanité. A ce moment là, vous avez donc un phénomène, la création – artificiellement - de la rareté. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, s'il y a de la faim, ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de quoi nourrir les six milliards d'êtres humains ou même les neuf milliards de demain, et c'est la



même chose pour l'accès à l'eau ou aux soins. S'il y a de la rareté c'est qu'elle est artificiellement provoquée par le fait que ça « déconne » de l'autre côté, c'est-à-dire dans la logique du toujours plus et d'un désir qui devient maladif, parce qu'il n'est pas centré sur son bon objet. Autant on comprend que quand on est dans des situations de survie biologique, évidemment on a d'abord besoin de se nourrir, de boire, etc. Cependant il faut remarquer que l'on a d'abord besoin de respirer. Et la respiration, toutes les traditions de sagesse l'ont montrée, suppose une forte qualité d'être. Ce n'est pas par hasard si toutes les traditions de sagesse ont paradoxalement affirmé que le plus difficile c'est d'apprendre à respirer. On pourrait dire que c'est ce qu'il y a de plus simple. Mais c'est parce que la qualité de respiration, la qualité de rapport au souffle, est en même temps un rapport à l'univers, à autrui et à soi-même. Ce qui est important de bien repérer c'est que les problèmes qu'on présente le plus souvent comme étant dus à des logiques

de rareté sont pour l'essentiel provoquées artificiellement par du mal être ou de la maltraitance.

De la même façon, la plupart des raretés sur les ressources écologiques sont liées à de la maltraitance dans nos rapports avec la nature et à un usage démesuré. Par exemple, notre utilisation des ressources non renouvelables comme le pétrole, où un produit accumulé pendant des millions d'années de l'histoire géologique est dépensé en quatre générations. Quand on a bien en tête ce couple formé par la démesure et le mal être incluant la maltraitance, on voit bien que la nature de la « réponse positive systémique » à cette crise qui est elle-même systémique, est formée par un autre couple qui est la mesure, pas au sens de la mesure mathématique, mais au sens de l'acceptation des limites, c'est-à-dire de l'acceptation de la simplicité, de la frugalité, de la sobriété, en tout cas le fait d'arrêter d'être en permanence dans la démesure.



Mais l'autre pôle pour reprendre une expression de Pierre RABHI, c'est le pôle lié à la qualité de vie, du mieux être, du bonheur, si on entend le mot bonheur en jouant sur la sonorité du terme français « l'art de vivre à la

bonne heure », c'est-à-dire la qualité de présence et d'intensité à la vie. Si on lie, comme le fait Pierre RABHI, la sobriété à la question de l'art de vivre, une réponse

devient possible en termes de « sobriété heureuse ». Si le terme de sobriété vous gêne, vous prenez la simplicité et vous appelez ça la simplicité joyeuse. Mais fondamentalement c'est la même logique qui est en cause.

## 2. Le positif

Vous comprenez bien qu'à partir du moment où on lie ces deux termes, que la question de la qualité de vie, de l'art de vivre, du mieux être n'est pas simplement une question personnelle. Elle devient une question éminemment collective, sociétale et politique au sens le plus fort du terme. On a donc besoin, à ce moment-



là, d'organiser différemment nos sociétés, aussi bien le pôle économique que le pôle politique, du côté du mieux être.

Pour cela, il est nécessaire de changer les systèmes de rétribution. En effet, la façon dont nous rétribuons les actes humains dans nos sociétés est essentiellement dans l'ordre de « l'avoir ». Et le problème c'est que très rapidement cela débouche sur de la peur.

Un exemple très simple : entendez la différence entre l'expression « *j'ai du bien* » et « *je suis bien* ». Quand vous dites : « *j'ai du bien* », ça déclenche tout de suite derrière la question de savoir ce qu'il se passe si je ne l'ai plus, soit parce que je le perds ou soit parce que l'on me le prend. Ce couple déclenche la peur de l'avenir. Alors que si je dis « *je suis bien* », il y a une espèce de

solidité dans la capacité de vivre à la bonne heure, qui est beaucoup plus forte que du côté de l'avoir. Donc les sociétés qui passent leur temps à accorder des systèmes de rétribution qui sont du côté de l'avoir, et notamment du côté de l'avoir monétaire, sont des sociétés qui sont extraordinairement fragiles et qui ont besoin de compenser leurs frustrations, qui sont dans l'ordre de l'être, dans l'ordre de l'avoir.

Lors d'une rencontre récente à Lille, Cité Environnement, il y a quelqu'un qui a

eu un lapsus extrêmement révélateur. Il voulait parler de société de consommation et il a parlé de société de consolation. Tout le monde à compris que son lapsus disait la vérité, qu'effectivement les systèmes de consommation pour l'essentiel dans nos sociétés fonctionnent comme consolation, comme compensation du fait que plus nous sommes dans des sociétés de rivalité, de vitesse, de stress donc de mal être et plus nous avons besoin de compenser par de la boulimie ou par le rêve publicitaire. Tout ce que l'organisation de nos systèmes économiques et de notre vivre-ensemble a tendance à nous retirer.

On pourrait dire, les personnes qui elles auraient véritablement besoin d'être dans la consommation, se retrouvent face au phénomène de rareté artificielle à l'intérieur de nos propres sociétés. Et là c'est pour ces personnes-là que le niveau de consommation est totalement insuffisant. Voilà comment peut apparaître de la pauvreté.

Donc vous voyez le couple nécessaire face à la démesure et au mal être est

l'acceptation des limites, de la frugalité de la simplicité, de la sobriété, mais aussi articulé avec du mieux-être.

À ce moment-là, on pourrait se dire « *Qu'est ce qui nous empêche d'aller dans cette direction ?* » Surtout si par ailleurs, la question du manque d'argent, qu'on présente traditionnellement comme étant la question la plus difficile (ce qu'il s'est passé sur la crise financière nous a bien montré que ce n'était pas difficile pour tout le monde). Et que justement on était capable de trouver des sommes absolument faramineuses, si on était capable de prendre un petit 10% sur les dépenses passives, qu'on pourrait appeler « dépenses passives de mal être et de maltraitance », pour les recycler dans ce qu'on pourrait appeler « des dépenses actives de mieux-être », la plupart des

grands problèmes auxquels nous sommes confrontés trouveraient une solution.

### **Remettre quel homme au centre ?**

Qu'est ce qui fait que c'est moins simple qu'il y paraît ? C'est que la question du mieux être, du « vivre ensemble » dans des communautés humaines qui cherchent à s'organiser dans cette perspective ne va pas de soi. On dit toujours dans les réunions d'économie sociale et solidaire mais également dans les organisations humanitaires d'une façon générale ou



dans des rassemblements qui ne sont plus obsédés par la volonté de faire de l'argent, que ce qu'il faut c'est « remettre l'humain au centre ». En général, on dit ça en fin de réunion et on fait comme si c'était la solution au problème. En réalité, ce n'est pas la solution au problème mais c'est le début du problème. C'est pour cela qu'il faut faire l'opération inverse : il faut commencer par dire qu'on va remettre l'humain au centre. Mais une fois qu'on l'a dit ça, on va bien voir qu'une question simple se pose : quel humain remet-on au

centre ? Car remettre au centre une espèce qui, de la Saint-Barthélemy au Rwanda en passant par Hiroshima ou Auschwitz, a été capable à son propre égard et à l'égard des autres espèces d'avoir un degré de barbarie inédit dans l'histoire du vivant, n'est pas d'une évidence absolue. On voit bien que s'il faut remettre de l'humain au centre,



c'est du côté du meilleur de l'humanité et pas du pire de l'inhumanité.

Si on introduit cette distinction, ça veut dire que cet humain est une espèce bizarre qui est fondamentalement ambivalente. Par conséquent, l'une des grandes questions concernant l'organisation collective va être de savoir s'il y a des éléments d'environnement, qui ne sont pas simplement d'environnement naturel mais qu'on pourrait appeler « d'environnement émotionnel », qui font qu'il y a des situations où l'on est plutôt tiré du côté du pire et d'autres situations où l'on est plutôt tiré du côté du meilleur. Pour reprendre une comparaison empruntée à Edgar Morin, « *On a tous en nous d'un côté un logiciel égo-compétitif et de l'autre côté un logiciel alter coopératif* ». Dès lors, qu'est ce qui fait qu'il y a des situations où c'est plutôt le logiciel égo-compétitif qui est activé et d'autres que c'est plutôt le logiciel alter



coopératif ? On voit bien que des questions comme celles-là sont importantes, sinon on est dans une espèce d'idéalisme. On remet l'humain au centre pour générer des situations de conflit d'autoritarisme, d'autisme, de narcissique ou de négation de toutes natures. Il y a un moment on va finir par dire : « *Vive le retour au rapport aux choses, vive les objets, les techniques, les machines !* », parce que c'est plus simple à traiter que les rapports interhumains.

Quand j'ai remis mon rapport à Guy HASCOET\*, je lui ai dit « *J'ai proposé une panoplie de nouveaux indicateurs de richesse possibles mais je reconnais que je n'ai pas mis le plus principal : le PFH. Pour les technocrates, je vais dire que c'est un bidule du genre « productivité fonctionnelle homéostatique », et puis on va leur donner la formule pour qu'ils aillent la calculer dans un coin pour être tranquille. Mais le PFH, maintenant, je vais te le dire : c'est ce « Putain de Facteur Humain ».*

Le problème du degré de PFH est la raison principale pour laquelle les plus belles alternatives, on pu parfaitement se

retourner, voire même devenir pires que le système qu'elles combattaient. Qu'est ce qui est, par exemple, fondamentalement à la racine de l'échec du communisme ? Ce n'est pas la force du capitalisme. De même, qu'est ce qui est à la racine d'un certain nombre d'échecs du mouvement ouvrier ? Le mouvement ouvrier a été capable de remporter des victoires extraordinaires sur le plan défensif. Il a réussi le mouvement mutualise coopératif, les syndicats, à imposer des droits, il a obligé le capitalisme à se réguler... La partie défensive de l'histoire du mouvement ouvrier représente des succès qui étaient considérés comme totalement inimaginables par ses acteurs eux-mêmes à l'origine. Par contre la partie dynamique, la partie offensive au sens positif du terme, posait des tas de problèmes et quand le mouvement politique issu du mouvement ouvrier avait la possibilité de réaliser véritablement leurs projets, très

souvent on a vu du dérapage autoritaire voire totalitaire, et ce que je dis du côté du pouvoir, vous pouvez le retrouver dans d'autres traditions.

### **Le problème du sens**

Prenez par exemple les traditions portant sur le sens des phénomènes, tel que l'intégrisme.

Le fondamentalisme représente, dans la captation du sens, l'équivalent de ce que le despotisme ou le totalitariste peut produire dans la captation de pouvoir, ou ce que le capitalisme produit dans la captation de richesse. Mais si on n'a pas clairement à l'esprit qu'il n'y a pas qu'une seule forme de



captation qu'il suffirait de faire sauter pour avoir des sociétés humaines harmonieuses et réconciliées, alors on ne comprend pas ce qui a été à l'origine d'un certain nombre d'alternatives. Et nous sommes aujourd'hui dans l'obligation de penser au sens total, y compris de vivre, d'agir et de pratiquer de telle façon que ce n'est pas simplement la captation de richesse mais aussi la captation de pouvoir qui sont à la racine de l'effondrement du système soviétique et de l'effondrement inéluctable qui viendra demain du système chinois. Il faut d'ailleurs commencer à anticiper et à préparer le formidable bouleversement, qui surviendra un jour, du système chinois pour ces mêmes raisons. C'est aussi le même problème que vous avez avec la captation de sens des grands phénomènes de régression fondamentaliste et intégriste.



Quand on a une conscience de ces questions là, on se dit « *Mais qu'est-ce qui, dans notre famille humaine, produit à ce point ces tentations captatrices ?* » Et là on est sur un problème assez coton qui vient du fait qu'on est quand-même, comme disait Edgar Morin, pas tant *homo sapiens sapiens* que *homo sapiens demens*. Ce qui fait en même temps la part de folie liée à notre génie est quelque chose de très curieux qui vient paradoxalement de notre vulnérabilité.

### **L'émergence de la conscience**

C'est souvent Albert JACQUART qui attire l'attention sur le fait que nous sommes des prématurés. Même quand on a neuf mois, on est en réalité des prématurés par rapport à d'autres espèces animales. Il suffit de voir le temps beaucoup plus long que n'importe quel être humain va mettre pour acquérir son autonomie. Par exemple, son autonomie motrice : alors que n'importe quel autre mammifère va être capable d'avoir cette autonomie en quelques heures, l'homme doit attendre quelques mois. Nous sommes des prématurés physiques. Cependant, on oublie de dire le plus souvent que nous sommes aussi des prématurés psychiques, c'est-à-dire que nous naissons dans un état de vulnérabilité et de dépendance, telle que notre mendicité d'amour à quelque chose d'absolument incommensurable. Dans les quatre formes d'amours, les grecs appelaient « Pornéia » la première forme d'amour. C'est celle qui correspondait à l'état de dépendance extrême du nourrisson à l'égard de sa mère, qui comprend cet état fusionnel dans lequel il n'avait même pas une claire conscience de son corps par rapport au corps de sa mère. Et l'on comprend bien que ce n'est



pas grave pour un nourrisson. Mais si vous avez un adolescent ou un adulte qui reste scotché au stade de la « Pornéia », vous avez des problèmes. Vous pouvez regarder les faits-divers, 80% des problèmes dits de type passionnel, sont en fait des histoires de « Pornéia ». C'est-à-dire une incapacité à sortir de la logique de possession pour aller vers ce que les grecs appelaient « la Filia » ou « l'Eros »\*, c'est-à-dire le moment où il y a une pleine reconnaissance d'autrui. Nous sommes donc des prématurés, des mendiants d'amour, ce qui n'est déjà pas facile à gérer. Ajoutez à cela que c'est sur cette espèce extraordinairement vulnérable et fragile que va se greffer ce phénomène inouï qu'est l'émergence de la conscience.

Si vous êtes croyants, vous pouvez dire c'est une espèce de cadeau qui vient d'une puissance créatrice transcendante. Si vous êtes agnostique ou athée, vous pouvez dire que ça vient de l'histoire même de l'évolution, que c'est une espèce de cadeau que l'Univers se fait à lui-même. Mais le cadeau, il a vite fait d'être

empoisonné ! En effet, si vous n'avez pas un bon usage de la conscience les choses peuvent dérapier. Imaginez qu'on a la possibilité [Patrick Viveret saisit une carafe] par un coup de baguette magique de doter cette carafe de la conscience : la carafe va immédiatement se poser la question « D'où viens-je ? » « Où vais-je ? » « Il y a-t-il d'autres carafes dans la salle ? » « Suis-je la plus belle ? »

Le phénomène de la conscience est un phénomène de bouleversement radical qui va introduire une triple séparation. D'abord, une séparation avec l'Univers. Je me reconnais radicalement singulier donc je gagne en singularité mais je me découvre en même temps complètement étranger.

Ensuite, une séparation avec autrui qui engendre un sentiment d'extériorité, d'étrangeté, de solitude.

Enfin, une séparation avec moi-même. Nous sommes déjà deux, ce qui vous explique que dès qu'on est avec quelqu'un, c'est déjà un ménage à quatre !

On comprend pourquoi ce n'est pas facile. Nous sommes en permanence dans cette situation de regard sur nous-même. Alors vous greffez ce phénomène de la conscience sur un être hyper vulnérable, autant dire que vous mettez un moteur de Ferrari sur une voiture à pédale. Après, on s'étonne que le vivre ensemble de l'humanité n'aille pas de soi !...

### **Le métier d'homme : un ministère mystérieux**

C'est un métier d'être humain, au sens le plus fort du terme de ministère



mystérieux. Le mot « métier », qui a été inventé par le compagnonnage au XII<sup>ème</sup> siècle, veut dire cela. Il ne s'agit de job, d'emploi ou encore de travail. Le travail renvoie au « triapaliome »\* qui renvoie à de la dépendance, à de la souffrance, à de la nécessité et même à un instrument de torture. Un métier c'est justement un ministère mystérieux qui fait qu'on est sur l'axe du projet de vie. On n'est pas sur la question de savoir ce que je fais dans la vie. On est sur la question autrement plus passionnante mais aussi plus difficile qui est « *Qu'est ce que je fais de ma vie ?* ». Quand je dis que être humain est un métier ou un ministère mystérieux, ça correspond exactement à ça. C'est pour ça aussi qu'on peut dire que tout être humain a au moins un métier matriciel de base. Tous les autres métiers vont dépendre, en quelque sorte, de ce qu'on pourrait appeler un métier de « chargé de projet de sa propre vie ». C'est tout l'intérêt de la société de faire en sorte que ce métier là soit détecté et exercé dans de bonnes conditions. Parce qu'une personne qui n'arrive pas à prendre



en charge sa propre vie, non seulement elle se détruit elle-même, mais les dégâts collatéraux qu'elle fait sur son entourage vont coûter très cher à la société elle-même.

Vous voyez, on a cette espèce bizarre qui est tout sauf *sapiens sapiens*, mais qui est d'une vulnérabilité extrême, mais d'une vulnérabilité douée de conscience. Et on est dans une situation où on passe notre temps à mettre l'essentiel de notre énergie, de notre intelligence, de nos moyens financiers sur les parties les plus faciles. La partie la plus difficile, mais aussi la plus passionnante, on ne s'en occupe pas.

Prenez les conférences internationales : la plupart du temps, on va s'occuper de tout autre chose que la difficulté de la question humaine et de la plupart des problèmes que nous rencontrons. C'est cela, par exemple, qui est au cœur des rencontres internationales « *Dialogue en humanité* » qui traitent en fait de ce qu'on pourrait appeler les dégâts collatéraux de la difficulté qu'a l'Humanité à vivre sa propre condition. Les rapports dégradés à la nature liée à la démesure sont directement liés au fait que la guerre que nous faisons à la nature est la conséquence de la guerre que nous faisons à autrui et à nous-mêmes. Et l'on ne peut véritablement bouger sur le plan écologique que si on bouge dans l'ordre du mieux-être, dans l'ordre d'une meilleure qualité de relation à nous-même et à autrui.

Ce que je dis en matière écologique, vous pouvez le prendre sur tous les autres pôles. Donc il y a un moment où il faut prendre le problème par le bout inverse, c'est de dire, qu'effectivement l'humain, on va le remettre au centre. Mais c'est

bien ça qui est le plus difficile, donc on va évidemment refuser toutes les logiques de types cyniques ou de marchandisation à outrance, mais aussi les logiques idéalistes qui ont tendance à faire comme si le problème humain était simple. En mettant cette question de l'humain en fin de réunion et en le présentant comme une solution, cela nous dispense d'aller regarder ce qui se passe.

### **Le système ABS.**

Moi c'est ce que j'appelle le système ABS, qui contrairement à ce qu'on pourrait croire n'est pas l'Air Bag System, mais ce noyau incandescent qui est formé par la question de l'amour, du bonheur et du sens. Et cela est infiniment plus difficile à traiter que, par exemple, la question de la production. Dans l'histoire de l'Humanité, s'il y a bien une chose qui est beaucoup plus simple que toutes les autres à traiter, c'est la question de la production. Tandis que le système ABS ne va pas de soi à



traiter. Ce n'est pas facile d'apprendre à aimer, d'apprendre à vivre à la bonne heure et d'être dans un rapport ouvert et tolérant au sens.

Prenez la question du sens. Le problème du sens de notre vie, quand nous savons que nous allons mourir, est très fort, tant pour un individu que pour une collectivité. La tentation, dès que vous avez trouvé un bout de sens qui vous donne des raisons de vivre, est de dire « *Je ne veux surtout pas être menacé par un éventuel autre sens conquérant* ». Donc la tentation de clôture, de fermeture voire d'intégrisme sur le sens et un phénomène qui apparaît très vite.

Prenez maintenant la question du bonheur. On va dire « *Qu'est ce qu'il y a de plus simple que le bonheur ?* » Eh bien non, justement, parce qu'il y a derrière ce terme plusieurs interprétations. Soit vous êtes dans le bonheur au sens du mot français et à ce moment-là « bonheur » veut dire fortune, coup de chance. Alors ça veut dire que vous êtes dans un rapport complètement dépendant de quelque chose qui ne relève pas de vous. Soit vous entendez le mot « bonheur » dans le sens de « *félicitas* », c'est-à-dire comme « joie de vivre ». C'est le même sens que je vous donne en disant « vivre à la bonne heure ». Mais vivre à la bonne heure ça veut dire avoir un rapport au temps où nous sommes dans la qualité de présence. Or quand nous vivons des moments heureux, quel est notre tentation ? C'est, comme dit le poète, « *Ô temps suspend ton vol* », une espèce de volonté d'arrêter la vie.

Si vous arrêtez la vie, vous êtes dans le contraire du vivre à la bonne heure, puisque la vie est mouvement. Donc

vivre à la bonne heure, c'est accepter que nous ne pouvons pas tout vivre, mais que, par contre ce que nous vivons nous pouvons le vivre intensément. Ce n'est pas du tout la même chose. Si je veux tout vivre, je ne vais rien vivre. De fait, je serai en permanence dans la frustration, ainsi que dans la compétition avec autrui, parce que autrui, lui aussi, il va me piquer ce tout que j'essaie de prendre. Je ne peux bien vivre mon rapport avec autrui que si, acceptant de ne pas tout vivre mais de vivre tous intensément, autrui est pour moi un compagnon de route qui va m'ouvrir vers des saveurs de vie, vers des voyages de vie que je n'aurais pas eu l'occasion de connaître directement.

Vous voyez que ça aussi, ça ne va pas de soi, ça suppose des chemins, de l'apprentissage. Ça suppose de l'éducation, au sens fort du mot éducation qui ne veut pas du tout dire « formation ». Education vient de « ex ducere » qui signifie « conduire au dehors », c'est-à-dire aider un être humain à accéder à son autonomie. Comme le dit une belle phrase de la philosophe Simone

Weil : « *Elever un être humain c'est de l'élever à ses propres yeux* ». Cela est un chemin.

Et puis sur le troisième élément du triangle ABS qui est l'amour. Là on sait bien que ça ne va pas de soi. Apprendre à aimer autrui, comme le soulignent toutes les traditions de sagesse, passe par une qualité de relation à soi-même, qui va d'autant moins de soi que le phénomène de la conscience a introduit de la séparation. Apprendre à s'aimer soi-même est un chemin, y compris avec autrui dans des rapports d'attraction sexuelle où la difficulté va être de sortir de la « Pornéia », de la possession sous toutes ses formes et de monter vers l'altérité.

Que je prenne le A, le B ou le S, je suis dans une situation où, parce que ça ne va pas de soi, il faut y mettre de l'intelligence, de l'énergie, des moyens et de créer des conditions pour qu'on s'occupe de ce qui est le plus essentiel et le plus difficile.

### **En conclusion**

Au cœur de la crise vous avez de la démesure et du mal être. Cela appelle des réponses en termes de sobriété heureuse : l'acceptation de limites dont l'enjeu est du côté du mieux être.

Il faut accepter de faire ce chemin pour toutes les facettes (politique, économique,...) de nos relations. De même, il faut considérer que les matériaux mêmes de la difficulté que nous rencontrons vont être les principaux atouts de notre avancée. C'est d'ailleurs, la meilleure alternative au découragement, notamment pour un des problèmes classiques qu'on rencontre dans l'économie sociale et solidaire. Par

exemple, vous avez à un moment donné un projet magnifique. Vous vous dites « *Tiens j'ai desserré l'étau, je suis moins coincé par les problèmes de fric !* ». Ou vous avez un projet associatif et vous pensez être moins coincé qu'un syndicat ou qu'un parti politique par les problèmes de pouvoir. Vous voilà débarrassé des deux grands problèmes traditionnels que sont l'argent et le pouvoir. Vous commencez donc à avancer et tout fonctionne : splendeur inaugural des commencements ! Puis quelques mois ou quelques années après, boum ! votre initiative échoue. Et là, c'est quelque chose de terrible, parce que vous n'avez même pas la possibilité de dire que c'est la faute au fric ou que c'est la faute au pouvoir. Vous êtes renvoyé à quelque chose de beaucoup plus difficile et qui peut être facilement beaucoup plus désespérant. C'est pour ça que, par exemple, que les crises dans l'univers associatif sont beaucoup plus douloureuses qu'à l'intérieur d'une entreprise ou à l'intérieur d'une institution, parce qu'elles tombent directement sur l'essentiel. La

rançon n'est pas la perte d'argent ou la perte de pouvoir, c'est la perte d'espoir, la perte d'énergie de vie. Il faut savoir tout ça pour se dire que c'est la matière même de ces difficultés, et ça toutes les traditions de sagesse nous l'enseignent, qui nous conduisent à en faire les briques de notre propre avancée. Si on est sur ce terrain-là, et c'est là-dessus que moi je terminerai, on est à la fois sur des rendez-vous qui sont des rendez-vous personnels, c'est-à-dire que chacune de nos propres vies est en cause à cette occasion, mais c'est aussi les rendez-vous utiles de l'Humanité de son rapport à elle-même.

Parce qu'au fond, qu'est ce qui se joue derrière tous les grands problèmes de l'Humanité, y compris derrière les angoisses qui sont portées par les risques de toutes ces catastrophes présentes ou à venir qu'on nous annonce ?

C'est la capacité de l'Humanité, non pas tant à survivre biologiquement, qu'à être le vecteur par lequel la conscience émerge, y compris pour l'Univers lui-même.

En effet, pour reprendre une expression de Catherine Dolto, avoir une espèce de mammifère consommateur et prédateur qui se perdure n'est pas d'un bénéfice absolument époustouflant

dans l'histoire de l'Univers.

Par contre, si l'espèce humaine devient la façon pour l'Univers lui-même d'accéder à la conscience, alors c'est bénéfique.

On peut dire que le ministère de l'Humanité dans l'Univers, c'est en quelque sorte de transformer du soleil,



parce que toutes énergies *in fine* c'est de l'énergie solaire, c'est de transformer du soleil en conscience, donc le grand défi de l'Humanité c'est un défi de conscience. Ce qui est véritablement intéressant avec l'Humanité c'est qu'il ne s'agit pas de conscience désincarnée, mais d'une conscience qui correspond aussi bien à de la conscience du cœur qu'à de la conscience du corps (les traditions orientales partent souvent des trois sages et des trois intelligences du corps, du cœur, et de l'esprit).

C'est dans les rendez vous de l'Humanité avec elle-même que se posent ces formidables défis auxquels nous sommes confrontés. Est-ce ces défis sont aussi l'occasion d'un saut qualitatif dans l'histoire humaine ?

De la même façon, vous avez eu dans l'histoire biologique un immense saut qualitatif à travers ce qu'on a appelé l'hominisation. Comment le rameau hominien qui en termes de rapport de force avait tout pour disparaître, parce qu'il courrait moins vite, il était moins gros, moins fort, ne volait pas parce qu'il ne nageait

pas, a pu se perpétuer ? Paradoxalement, c'est cette vulnérabilité même qui a fait du rameau hominien le terreau de cette émergence de la conscience. Eh bien l'enjeu pour nous aujourd'hui, ce n'est plus une mutation dans l'ordre biologique, c'est une mutation dans l'ordre culturel, sociétal et politique au sens le plus fort du terme qui est l'humanisation : comment grandissons nous en humanité ?

Et là chacun des défis que nous rencontrons, que ce soit le défi écologique, social, civilisationnel, deviennent autant d'occasions d'avancer sur la voie de l'humanisation. La possibilité de l'abîme va de pair avec la possibilité d'un nouvel âge dans l'histoire humaine. C'est cela qui est un enjeu absolument passionnant et qui fait que l'Humanité peut devenir sujet positif de sa propre histoire. Pendant des centaines de milliers d'années, l'Humanité a été un non sujet. Elle est devenue un sujet, mais un sujet négatif de sa propre histoire avec Hiroshima. C'est-à-dire quand elle a pris conscience qu'elle avait la possibilité de s'autodétruire.

Ce qui est en jeu pour nous aujourd'hui, pour l'histoire de nos générations et de



centaines de milliers d'années, l'Humanité a été un non sujet. Elle est devenue un sujet, mais un sujet négatif de sa propre histoire avec Hiroshima. C'est-à-dire quand elle a pris conscience qu'elle avait la possibilité de s'autodétruire.

Ce qui est en jeu pour nous aujourd'hui, pour l'histoire de nos générations et des générations à venir, c'est de construire l'Humanité comme sujet positif de sa propre histoire. Et ça c'est un enjeu aussi bien planétaire, qu'un enjeu à toutes les échelles de territoires. C'est un enjeu pour l'Europe, pour un pays comme la France, mais c'est aussi un enjeu dans nos propres vies. Si on articule l'ensemble de ces enjeux, on voit bien qu'on est sur un terrain qui est difficile mais qui est en même temps un terrain absolument passionnant et qui fait la capacité à produire de l'énergie de vie, de la valeur au sens étymologique du terme. C'est dans cette capacité à produire de la valeur ajoutée comme force de vie, que je crois que nous pouvons, les uns et les autres, engager nos transformations personnelles et collectives.

*Enregistrement : Bertrand Baron*

*Saisie : Flora Dutertre*

*Mise en forme, chapitrage : Gabriel Planchez*

*Relecture : Dominique Hays*

*Photos, mise en page : Dominique Hays*

*Réalisé en octobre 2009.*

Chênelet

[www.chenelet.org](http://www.chenelet.org)

### **Bibliographie présentée par le conférencier.**

Le rapport réalisé pour Guy Hascoët s'appelle "*Reconsidérer la richesse*". Il y a un livre dont le titre paraît surréaliste aujourd'hui, mais qui est à mon avis toujours d'actualité "*Pourquoi ça ne va pas plus mal*" de 2005 chez Fayard, il y en a un autre qui est collectif avec Edgar Morin, Valérie Peugeot, Mireille Delmas Marquis qui s'appelle "*Pour un nouvel imaginaire politique*". Et il y a un petit bouquin avec Emmaüs aux Editions de La Rue d'Ulm qui s'appelle "*Sortir des logiques guerrières*" qui démontrait comment les logiques de guerres économiques se m'étaient en place, avec leurs conséquences en termes de guerre sociale et de guerre tout court, alors même qu'il n'y avait aucune raison économique à la guerre économique. Voilà pour les récents ouvrages...